lui-même n'est pas sans reproche, et la description de son invraisemblable βολβός de *H. P.* 7, 13, 8, a fait le désespoir de Pline. Dioscoride n'est pas toujours clair, et plusieurs de ses descriptions ne permettent pas d'identification. A l'actif de Pline nous relevons le désir, qu'il n'était pas toujours possible de satisfaire, de confronter les données livresques et la réalité. A son passif une incompétence partielle, à peu près complète pour la flore exotique comme chez presque tous ses contemporains, et des fautes (erreurs d'audition, confusions, dédoublements) qui ont leur origine dans les méthodes de travail communes à toute l'antiquité.

J. André.

X

UN TEXTE DISCUTÉ DE PLINE : LE VOYAGE DE POLYBE EN AFRIQUE (*H. N.*, V, 9-10).

PAR P. PÉDECH

Professeur au lycée de Saint-Brieuc

SOMMAIRE. — *Dans le texte de Pline l'Ancien relatif au voyage de Polybe en Afrique, on trouve deux séries de notations : les unes se rapportent à l'Afrique intérieure, les autres au littoral marocain. Les premières ne peuvent pas provenir de Polybe, qui a seulement longé la côte avec ses navires ; elles paraissent dériver du roi Juba. Quant aux secondes, elles permettent de fixer au cap Juby le terme de la croisière de Polybe et à dix-sept jours la durée de cette navigation à partir de Gadès. La relation du voyage devait avoir la forme sèche des portulans.*

Pline, au début du cinquième livre de son *Histoire naturelle*, aborde la géographie de l'Afrique. Suivant l'usage des géographes anciens, il commence par la bordure extérieure de l'oikouménè. D'abord il énumère les colonies romaines de la Maurétanie Tingitane (V. 1-5). Puis il passe à la description de l'Atlas, qui se termine au paragraphe 16 par les mots : *et satis superque de Atlante.* C'est un assemblage de notices puisées à différentes sources et

réunies de la façon décousue qui est propre à l'auteur[1]. On y distingue les éléments suivants :

1. Une description de l'Atlas d'après des auteurs connus (*celebrati auctores*) (§§ 6-7).
2. La mention du périple d'Hannon (§ 8).
3. Le résumé d'une croisière de Polybe en Afrique (§§ 9-10).
4. Une notice sur l'exploration romaine en Afrique depuis le règne de Claude (§§ 11-12).
5. Une liste de cours d'eau africains (§ 13).
6. Le récit de l'expédition de Suétonius Paulinus dans l'Atlas (§§ 14-15).
7. Une conclusion rappelant l'ouvrage du roi Juba sur l'Atlas (§ 16).

Un passage de cet ensemble chaotique a suscité de multiples études et controverses : ce sont les deux paragraphes qui rapportent le voyage de l'historien Polybe[2]. Ce voyage n'est pas attesté ailleurs. L'historien lui-même n'y fait qu'une vague allusion lorsqu'il rappelle les dangers qu'il a dû affronter sur la Mer Extérieure[3]. Plus détaillé, Pline énumère une série d'accidents géographiques, de distances, de noms de peuples, que les com-

1. Cf. Plin. J., *Ep.* III, 5, 10 ; D. Detlefsen, *Die Anordnung der geographischen Bücher des Plinius und ihre Quellen, Quellen u. Forsch. zur alten Gesch. u. Geographie*, de W. Sieglin, Heft 18, Berlin, 1909, p. 147-150.

2. Parmi les commentaires de ce passage, on peut négliger : F. Berlioux, *La terre habitable vers l'équateur... par Polybe, Notice sur cet ouvrage et les itinéraires des Anciens dans l'Afrique occidentale*, Paris, 1884, livre rempli d'affirmations arbitraires et rédigé d'après une cartographie insuffisante. On retiendra, en revanche, cinq cahiers différents des *Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie*, de W. Sieglin : Heft 11, A. Klotz, *Quaestiones Plinianae geographicae*, Berlin, 1906, p. 14-15 ; Heft 13, D. Detlefsen, *Ursprung, Einrichtung und Bedeutung der Erdkarte Agrippas*, Berlin, 1906, p. 83-87 ; Heft 14, D. Detlefsen, *Die Geographie Afrikas bei Plinius und Mela und ihre Quellen*, Berlin, 1908, p. 17 sq. ; Heft 18, D. Detlefsen, *Die Anordnung der geographischen Bücher des Plinius und ihre Quellen*, Berlin, 1909, p. 166-167 ; Heft 18, F. Strenger, *Strabos Erdkunde von Libyen*, Berlin, 1913, p. 28-32. Et encore : F. Aly, *Die Entdeckung des Westens*, *Herm.* LXII, 1927, p. 331-341 ; J. Carcopino, *Le Maroc antique*, Paris, 1942, p. 159-160 ; R. Hennig, *Terrae incognitae*, I (2te Aufl.), Leiden, 1944, p. 248-251. Et deux articles récents : R. Thouvenot, *Défense de Polybe*, *Hespéris*, XXXV, 1948, p. 79-92 ; R. Mauny, *Autour d'un texte bien controversé : le « Périple de Polybe » (146 av. J.-C.)*, *Ibid.*, XXXVI, 1949, p. 47-67 (avec une bibliographie).

3. Pol. III, 59, 7. C'est à cette navigation que fait allusion un fragment de l'*Index Stoicorum* d'Herculanum, col. 56, éd. W. Crœnert, *Sitzungsber. der Berlin. Akad., phil.-hist. Kl.*, 1904, p. 476, d'après lequel le philosophe Panétius y prit part avec un but scientifique. Le rapprochement entre le voyage scientifique de Panétius et la croisière de Polybe a été fait par Cichorius, *Rh. Mus.*, LXIII, 1908, p. 220 sq., et contesté sans raison décisive par M. Pohlenz, *R. E.*, XVIII, 2, p. 442, 440, v. *Panaitios*.

mentateurs se sont efforcés de reporter sur la carte, pour reconstituer dans la mesure du possible les étapes de cette navigation historique, exceptionnelle dans l'Antiquité à cause de la personnalité du voyageur.

Voici d'abord le passage en question d'après l'édition de C. Mayhoff[1] :

9 *Scipione Aemiliano res in Africa gerente Polybius annalium conditor, ab eo accepta classe scrutandi illius orbis gratia circumvectus, prodidit a monte eo ad occasum versus saltus plenos feris, quas generat Africa; ad flumen Anatim* $\overline{CCCCLXXXXVI}$, *ab eo Lixum* $\overline{CCV}$. *Agrippa Lixum a Gaditano freto* $\overline{CXII}$ *abesse; inde sinum qui vocetur Sagigi, oppidum in promuntorio Mulelacha, flumina Sububam et Salat, portum Rutubis a Lixo* $\overline{CCXXIIII}$, *inde promuntorium Solis, portum Rhysaddir, Gaetulos Autoteles, flumen Quosenum, gentes Selatitos et Masatos, flumen Masathat, flumen Darat, in quo crocodilos gigni.* 10 *dein sinum* $\overline{DCXVI}$ *includi montis Bracae promuntorio excurrente in occasum, quod appelletur Surrentium . postea flumen Salsum, ultra quod Aethiopas Perorsos, quorum a tergo Pharusios. his iungi in mediterraneo Gaetulos Daras, at in ora Aethiopas Daratitas, flumen Bambotum, crocodilis et hippopotamis refertum. ab eo montes perpetuos usque ad eum, quem Theon Ochema dicemus. inde ad promuntorium Hesperu navigationem dierum ac noctium decem . in medio eo spatio Atlantem locavit, ceteris omnibus in extremis Mauretaniae proditum.*

Les premières difficultés surgissent dans l'établissement du texte. Les mots *Agrippa Lixum* manquent dans trois manuscrits, le Parisinus latin 6795, le Vaticanus latin 3861 et le Riccardianus. Le P. Hardouin ne les a pas admis dans son édition de Pline, les tenant pour une glose. Aussi les premiers éditeurs de Polybe, Schweighäuser, Bekker, attribuaient-ils le passage entier à celui-ci. Mais, quand les éditeurs de Pline introduisirent ces mots provenant du codex Leidensis Vossianus, fol. n. IV, les éditeurs de Polybe, à leur tour, à la suite de L. Dindorf, écourtèrent la citation et l'arrêtèrent après les mots *ad flumen Anatim* $\overline{CCCCLXXXXVI}$, attribuant tout le reste à l'autorité d'Agrippa[2]. Mais il est invrai-

1. *C. Plini Secundi Naturalis Historiae libri XXXVII...*, ed. Carolus Mayhoff, Lipsiae, 1906, I, p. 363.

2. *Polybii Historia*, ed. Ludovicus Dindorfius, vol. IV, Lipsiae, 1868, p. 84-85 et la

semblable que Pline annonce le voyage de Polybe avec ce luxe de détails, date, circonstances et but (*Scipione Aemiliano... accepta classe... scrutandi causa*), pour dire seulement qu'il y a 496 milles entre l'Atlas et l'Anatis. D'autre part, il mentionne ce voyage entre le périple d'Hannon et l'expédition de Suétonius Paulinus, et ce rapprochement est significatif : il met Polybe au rang de ceux qui ont apporté une contribution importante à la connaissance de l'Afrique mystérieuse.

Detlefsen modifie la ponctuation traditionnelle. Il met un point après *quas generat Africa* et une virgule après *CCCCLXXXXVI ab eo*, et il attribue à Agrippa le membre de phrase : *ad flumen Anatim CCCCLXXXXVI ab eo, Lixum CCV Agrippa, Lixum a Gaditano freto CXII abesse*[1]. Mais il laisse ainsi pendante l'expression *ad occasum versus*, qui reste vague et n'aboutit à rien, tandis que *ab eo* répète maladroitement *a monte eo*[2]. D'autre part, il n'a pas pris garde que le dernier chiffre — 112 milles — est en connexion étroite avec deux autres du même passage : 224 et 616 milles, qui indiquent respectivement la distance de *Lixus* au *portus Rutubis* et la dimension d'un *sinus* qui n'est pas nommé. Les trois nombres sont des multiples de 56 ; ils indiquent manifestement des mesures calculées d'après des journées de navigation[3] :

$$112 = 56 \times 2$$
$$224 = 56 \times 4$$
$$616 = 56 \times 11$$

note p. 85. L. Dindorf est suivi par les éditeurs de Polybe, Hultsch et Büttner-Wobst, et par C. Müller dans son commentaire de Ptolémée, *Claudii Ptolemaei Geographia*, vol. I, pars 2, Parisiis, 1901, p. 575 et 732.

1. D. Detlefsen, *Die geographischen Bücher (II, 242-VI Schluss) der Naturalis Historia des C. Plinius Secundus mit vollständigem kritischen Apparat, Quellen u. Forsch. zur alten Gesch. u. Geogr.*, de W. Sieglin, Heft 9, Berlin, 1904, p. 87 ; *Id., J. A. W.*, LXXVII, 1893, p. 12 ; *Id., Ursprung, Einrichtung und Bedeutung der Erdkarte Agrippas, Quellen u. Forsch. zur alten Gesch. u. Geogr.* de W. Sieglin, Heft 13, p. 83-86 ; *Id., Die Geographie Afrikas bei Plinius und Mela und ihre Quellen, Ibid.*, Heft 14, p. 17.

2. La continuité de la phrase, que Detlefsen a brisée, est confirmée par le passage correspondant de Solinus, *C. Julii Solini Collectanea Rerum Mirabilium*, iterum rec. Th. Mommsen, Berolini, 1895, 24, 12 : *qua spectat occasum, inter ipsum* (= l'Atlas) *et flumen Anatim per quadringenta nonaginta sex milia passuum...* Nous nous abstenons d'aborder ici la question de savoir si la description de l'Atlas chez Solinus (ch. 24) dérive de Pline ou d'une source commune ; voir là-dessus G. M. Columba, *Ricerche storiche*, I, Palermo, 1935, p. 179-349. La démonstration d'une source commune ne peut que fortifier la thèse soutenue dans la présente étude.

3. La remarque est de A. Klotz, *Quaestiones Plinianae geographicae*, p. 15, qui n'en a pas tiré toutes les conséquences.

Or, il ne faut pas perdre de vue que le voyage de Polybe fut une croisière sur les côtes de l'Afrique, accomplie avec les navires mis à sa disposition par Scipion Émilien. Il a suivi le littoral, relâché dans les ports et les mouillages, observé les accidents maritimes, tels que golfes, caps, îles, embouchures ; mais il n'a pas pénétré dans l'intérieur. En conséquence, toutes les données du texte de Pline qui ont trait au continent africain ne remontent pas à Polybe. Mais les trois distances qui viennent d'être indiquées proviennent sûrement de lui. Il n'en est pas de même des deux autres mesures, 496 et 205 milles, qui ne sont pas réductibles aux premières. La suite de cette étude confirmera cette interprétation.

La question de l'Atlas. — Nous partirons de l'Atlas. Car le passage de Pline fait partie d'une série de notices consacrées à l'Atlas. L'Atlas y est mentionné deux fois, au commencement et à la fin. Mais ces deux mentions n'apportent aucun éclaircissement sur la position que Polybe attribuait à cette montagne, car elles reposent elles-mêmes sur des données encore plus imprécises, l'identification du fleuve Anatis et la détermination de l'espace au milieu duquel (*in medio eo spatio*) se trouve l'Atlas. Heureusement, un autre texte de Pline nous renseigne sans équivoque sur l'endroit où Polybe plaçait l'Atlas :

Plin. VI, 199 : *Polybius in extrema Mauretania contra montem Atlantem a terra stadia VIII abesse prodidit Cernen.*

L'Atlas est situé en face de Cerné, l'île mystérieuse des périples d'Hannon et de Scylax[1]. Un seul point de la côte marocaine convient à cette description, comme l'indique R. Mauny : c'est l'un des îlots de Mogador face aux sommets du Grand Atlas. L'Atlas de Polybe est donc l'extrémité de la chaîne sur l'océan, entre Mogador et Agadir. A la réflexion, il ne pouvait en être autrement : un navigateur longeant cette côte avait à choisir, pour situer l'Atlas, entre la chaîne du Rif au nord, dans la région de Gibraltar, et l'aboutissement atlantique du Grand Atlas au sud. L'intervalle est formé par une côte basse et monotone terminant la meseta marocaine.

Mais, si Polybe désigne sous le nom d'Atlas une montagne vi-

1. *Périple* d'Hannon, 8 ; Scylax, 112. Cités d'après l'édition de C. Müller, *Geographi Graeci minores*, Parisiis, 1882, I, p. 7, 93 (nous emploierons l'abréviation *G. G. M.*).

sible de la mer, Pline évoque manifestement tout autre chose. Dans le passage qui précède (§§ 5-7), il décrit une montagne qui s'élève au milieu des sables. Pour l'atteindre, il faut traverser le pays des Autoteles, tribus pillardes qui vivent au voisinage de l'oppidum de Sala, au bord du fleuve du même nom. L'emplacement de Sala est connu : des fouilles l'ont révélé dans la nécropole mérinide de Chella, à Rabat[1]. Le fleuve Sala est l'Oued Bou Regreg. Les Autoteles vivaient donc, d'après ce texte, entre Sala et l'Atlas, c'est-à-dire dans la meseta marocaine, qui s'étend sur une largeur de 200 à 300 kilomètres entre l'Atlantique et les plissements du Moyen Atlas. C'est là, à l'est de Meknès et de Fès, qu'il faut situer l'Atlas dont parle Pline, loin dans l'intérieur des terres. Peut-être s'agit-il du Djebel Bou Iblane, massif calcaire de 80 kilomètres de longueur, auquel pourrait s'appliquer la description de Pline : un versant océanique âpre et dénudé, un versant africain boisé, plein de sources et d'arbres fruitiers. Ces indications, surprenantes si l'on songe que le versant occidental, qui reçoit les nuages de l'océan, est le plus arrosé et le plus verdoyant, et que le versant oriental, qui regarde l'intérieur de l'Afrique, le plus aride et le plus désolé, conviennent à certains aspects du Moyen Atlas septentrional[2].

Ainsi Pline a reproduit deux traditions. La première, représentée par le texte de Polybe relatif à Cerné (Plin. VI, 199), situait l'Atlas au bord de l'océan, ou du moins à une faible distance de la côte. La seconde, qui apparaît déjà chez Hérodote (IV, 185), le plaçait à l'intérieur du continent africain. Cette dernière s'est glissée, comme on va le voir, dans le récit du voyage de Polybe, qui normalement ne devrait présenter que la première.

Le fleuve Anatis. — Revenons au récit de ce voyage. Quel est ce mystérieux fleuve Anatis qui est situé à 496 milles de l'Atlas *ad occasum versus* et dont le nom n'apparaît guère que dans ce

1. J. Carcopino, *Le Maroc antique*, p. 200 sq.

2. R. Thouvenot, *La connaissance de la montagne marocaine chez Pline l'Ancien*, *Hespéris*, XXXVI, 1939, p. 115, applique ces traits à la région de Mogador, où d'importants cordons de dunes s'avancent jusqu'au pied de l'Atlas à travers un pays stérile et tourmenté, tandis que sur le versant qui domine le Haouz, à l'est, du côté de Marrakech, il y a des sources, des oliviers, des cultures. Mais cette partie de l'Atlas s'atteint naturellement par la mer ; il n'est pas nécessaire, surtout pour un Ancien, de traverser le pays des Autoteles.

passage de Pline? Certains commentateurs l'identifient avec l'Anides de Scylax et l'Asana de Ptolémée[1]. Ces deux derniers noms paraissent désigner l'Oued Sebou et l'Oum er Rbia[2]. Mais aucun d'eux n'est à 496 milles (734 km.) de l'Atlas, qu'il s'agisse de l'Atlas maritime ou de l'Atlas continental. D'autres ont cru pouvoir expliquer le nom d'Anatis par une confusion avec le nom de l'Anas, le Guadiana d'Espagne[3]. Cette conjecture est séduisante. Elle s'accorderait, en effet, avec le contexte *ad occasum versus*. Les Anciens se représentaient l'Afrique comme un triangle rectangle dont l'hypoténuse partant de Gibraltar était orientée vers le sud-est dans la direction de l'Éthiopie[4]. Dans cette représentation, l'Anas est bien vers le couchant par rapport aux sommets de l'Atlas placés sur l'hypoténuse du triangle entre Mogador et Agadir. Mais il n'est pas nécessaire de supposer un lapsus. Le nom de l'Anatis est attesté ailleurs. Ptolémée mentionne les Ἀνατίκολοι ; ce mot, qui désigne de toute évidence les habitants des bords de l'Anatis (*Anaticolae*), serait, d'après lui, un autre nom des Φαρούσιοι[5]. Or, les Pharusii figurent justement dans le texte de Pline, qui les place derrière (*quorum a tergo*) les Éthiopiens Perorsi, au delà du fleuve Salsus (V, 10), sur lequel on reviendra plus loin. Pline dit ailleurs (V, 43) que les Perorsi touchent à l'océan. Ptolémée (IV, 6, 6) place les Ἀνατίκολοι à l'est des Σολοέντιοι, c'est-à-dire, si l'on tient compte de la représentation ancienne de l'Afrique, au sud du cap Soloeis, pays des Σολοέντιοι, qui est le cap Cantin. Toutes ces indications s'accordent pour désigner la région côtière entre Safi et Mogador. L'Anatis est donc, selon toute vraisemblance, l'Oued Tensift, qui se jette dans l'océan entre Safi et Mogador, après avoir coulé dans la plaine de Marrakech. Cette localisation permet d'interpréter d'une manière satisfaisante la distance de 496 milles qui sépare l'Anis et l'Atlas. On a vu que l'Atlas, qui est situé au delà des Autoteles, peut

1. Scyl. 112 ; Ptol. IV, 1, 1 ; cf. *G. G. M.*, I, p. 92, note.

2. L'Anides est près du Lixus ; Scyl., 112. Pline, V, 3, place l'Asana à 150 milles de Sala (175 km.) ; en réalité, l'Oum er Rbia en est à 221 km. Solinus, 24, 12-14, mentionne à la fois l'Anatis et l'Asana : ce ne peut pas, donc, être le même fleuve.

3. M. C. P. Schmidt, *De Polybii geographia*, Berolini, 1875, p. 34 ; D. Detlefsen, *Die Geographie Afrikas bei Plinius und Mela...*, p. 17 sq. ; S. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, I, Paris, 1913, p. 329, n. 9.

4. Strab. II, 5, 15 ; 5, 33 ; XVII, 3, 1 ; cf. III, 1, 4 ; *Peripl. Mar. Erythr.*, 18 (*G. G. M.*, I, p. 272).

5. Ptol. IV, 6, 6.

s'identifier avec la portion septentrionale du Moyen Atlas ; or, de la région de Fès et de Sefrou jusqu'à Mogador, il y a 750 kilomètres à travers la plaine, par Khenifra, Kasba Tadla et Marrakech. C'est, avec une différence insignifiante, la distance que Pline indique. Elle a été mesurée par un voyageur qui longeait la chaîne de l'Atlas en allant vers le sud-ouest, ce qui explique l'expression *ad occasum versus*. Il est permis de faire une hypothèse sur l'identité de ce voyageur : c'est probablement le roi Juba II, érudit, géographe et naturaliste, qui avait parcouru les parties les plus difficiles du Maroc et qui eut peut-être une fois la curiosité de prendre la route de terre pour se rendre de sa résidence royale de Volubilis jusqu'à Mogador, où, sur les îlots voisins, il avait installé des teintureries de pourpre (Plin. VI, 201). Pline a souvent puisé dans ses ouvrages[1].

Lixus. — Pline note ensuite : *ab eo Lixum* $\overline{CCV}$. Le nom de Lixus ne désigne pas ici un cours d'eau, comme l'ont cru tous les commentateurs, qui l'identifient avec l'Oum Loukkos ; car, dans tout ce texte, l'auteur ajoute le mot *flumen* aux noms de cours d'eau. Il s'agit donc plutôt de la ville de Lixus. Ainsi l'entend Solinus, 24, 11, qui rappelle que ce lieu a été habité et qu'on y trouve encore de son temps des traces de culture, vigne et palmier. D'autre part, *ab eo* ne se rapporte pas à l'Anatis, mais à l'Atlas, comme le montre le texte correspondant de Solinus (24, 11) : *A Lixo abest* (sc. Atlas) $\overline{CCV}$. La distance de 205 milles (303 km.) doit donc s'entendre de l'Atlas à la ville de Lixus. Celle-ci est fort connue des auteurs de périples et des géographes[2]. Son emplacement n'est pas douteux ; elle se trouvait à l'embouchure de l'Oum Loukkos, sur la rive droite, au voisinage de l'actuelle Larache ; des fouilles en ont mis à jour les restes phéniciens et romains. A 205 milles de Lixus, en marchant vers l'intérieur, on trouve encore les chaînons du Moyen Atlas septentrional, au delà de Volubilis

1. D. Detlefsen, *Die Anordnung der geographischen Bücher des Plinius...*, p. 164-165. Detlefsen pense que Pline n'a connu directement des œuvres de Juba que l'écrit sur l'euphorbe (Plin. XXV, 77) et un autre livre sur l'Arabie (VI, 96-100, 138-140, 148, 156, 170, 175, 176). Mais le traité sur l'euphorbe contenait d'amples renseignements sur l'Atlas, car c'est là que Juba avait découvert cette plante, et précisément chez les Autoteles (Plin. V, 16 ; XXV, 77 ; Galen., éd. C. G. Kühn, XIII, p. 271 ; Diosc. III, 82 ; cf. Solin. 24, 9). Voir les fragments de Juba dans F. Jacoby, *Die Fragmente der griechischen Historiker*, III A, Leiden, 1940, p. 127-154.

2. Scyl. 112 ; Mela III, 107 ; Strab. XVII, 3, 2, d'après Ératosthène et Artémidore.

et de Fès, dans la région de Sefrou. Pline compte, en effet, un peu plus haut (V, 5), d'après Agrippa, 75 milles de Lixus à Valentia et 35 milles de Valentia à Volubilis, soit 110 milles de Lixus à Volubilis. Les 95 milles (140 km.) qui restent conduisent à la vallée de l'Oued Zeloul, affluent du Sebou, au delà de laquelle surgissent les massifs grandioses de cette partie de l'Atlas, avec des sommets dépassant 3,000 mètres. Toutes les distances de Pline convergent comme des flèches indicatrices vers ce point de la montagne marocaine : le Djebel Bou Iblane.

Les deux distances, de l'Atlas à l'Anatis et de Lixus à l'Atlas, proviennent donc, d'après notre interprétation, d'un itinéraire terrestre. Comme nous l'avons supposé au début, elles n'ont pas été mesurées par Polybe, qui a suivi le littoral africain avec la flotte prêtée par Scipion et n'a pas pénétré dans l'intérieur des terres. Mais il aurait pu les tenir d'un tiers, par exemple du prince numide Gulussa, qui lui a fourni quelques renseignements sur l'Afrique[1]. Cette hypothèse se heurte pourtant à une objection. Polybe exprimait les distances en stades en arrondissant le résultat, surtout lorsqu'il s'agissait de grandes distances : en convertissant en stades les milles de notre texte, on devrait obtenir un résultat arrondi ; or, on trouve :

$$496 \times 8 = 3{,}968 \text{ stades}$$
$$205 \times 8 = 1{,}640 \text{ stades}$$

Ces nombres viennent d'un auteur qui évaluait les distances en milles romains. On pourrait penser que cet auteur est Agrippa, dont le nom figure ici dans certains manuscrits[2]. Mais plusieurs indices inclinent à préférer Juba. Si l'on compare la description de l'Atlas chez Pline à celle de Solinus (24, 6-15), on constate que ce dernier a répété nombre de traits qui se trouvent déjà chez Pline, mais dans un ordre différent. Son exposé est encadré entre deux détails qui dérivent incontestablement de Juba : d'une part, la mention de l'euphorbe et de ses vertus médicinales, et l'on sait que le roi avait écrit un traité sur cette plante, à laquelle il avait donné le nom de son propre médecin[3] ; d'autre part, Solinus, à la fin de son chapitre, nomme Juba, à côté d'Hannon et de Suéto-

1. Plin. VIII, 31 = Pol. XXXIV, 16, 1.
2. C'est la thèse de R. Mauny, *Hespéris*, XXXVI, 1949, p. 52-56.
3. Plin. V, 16 ; XXV, 77.

nius Paulinus. Nous connaissons le *Périple* d'Hannon ; Pline, V, 14-15, donne un aperçu de la relation de Paulinus. La description de Solinus n'est empruntée ni à l'un ni à l'autre ; elle dérive donc, selon toute vraisemblance, de Juba. Juba exprimait les distances en milles romains[1]. Pour ces raisons, le nom d'Agrippa, qui s'est glissé au milieu du récit du voyage de Polybe dans la tradition manuscrite, semble devoir en être écarté, et Solinus ne le cite pas. Pline aura mélangé dans ses notes et dans sa rédaction les renseignements de Juba et les données de Polybe, qu'il ne connaissait pas sans doute de première main, comme l'ont supposé A. Klotz et D. Detlefsen[2]. Cet intermédiaire qui abrégeait déjà la relation originale a pu être Varron.

Lixus, continue Pline, est à 112 milles du détroit de Gadès. Nous avons ici une mesure marine qui doit provenir de Polybe. Mais, ainsi présentée, elle est d'une fausseté manifeste : car Lixus n'est pas à 112 milles (165 km.) du détroit de Gibraltar, que les Latins appellent *Gaditanum fretum*[3], mais à peine à la moitié de cette distance. D'autre part, il est impossible que Polybe ait appelé détroit de Gadès le détroit de Gibraltar ; il l'appelle habituellement les Colonnes d'Hercule[4]. Mais il est probable que Pline ou l'auteur qu'il a suivi a trouvé dans l'original grec l'expression τὰ Γάδειρα, qui chez Polybe désigne le port de Gadès[5] et qu'il a traduite inexactement. Gadès est bien, en effet, à 112 milles de Lixus. Polybe y aurait fait escale avec les navires de Scipion, pour s'approvisionner et pour y prendre des guides expérimentés parmi les marins gaditans, et il en aurait fait le point de départ de sa navigation sur les côtes mystérieuses du Maroc. Deux jours après avoir levé l'ancre, il atteignit le port de Lixus.

Après la ville de Lixus, Pline énumère les points suivants : *sinum qui vocetur Sagigi, oppidum in promuntorio Mulelacha, flumina Sububam et Salat, portum Rutubis a Lixo* $\overline{CCXXIV}$. Cette série ne présente aucune difficulté. Le golfe Sagigi est le littoral légèrement concave au sud de Lixus, que Scylax appelle Κώτης κόλπος,

1. Voir fr. 1, et 28 à 42 Jacoby.
2. A. Klotz, *Quaestiones Plinianae geographicae*, p. 40 ; D. Detlefsen, *Die Anordnung der geographischen Bücher des Plinius...*, p. 166-167.
3. Plin. III, 3 ; Flor. III, 6 ; cf. Plut., *Sert.* 8, 1.
4. Pol. II, 1, 6 ; III, 37, 3 ; XVI, 29, 6, etc.
5. Pol. XXXIV, 5, 6 ; 5, 8 ; 7, 7 ; 9, 5.

Strabon et Ptolémée, κόλπος Ἐμπορικός[1]. Le cap Mulelacha est l'ancienne Thymiaterion du *Périple* d'Hannon, bâtie sur un coteau de 150 mètres à l'embouchure du Sebou, sur la rive droite, ou encore Moulay Bouseldham, à 40 kilomètres au sud de Larache. Le Sububa est l'Oued Sebou ; le Salat est l'Oued Bou Regreg, comme on l'a vu plus haut. Le port de Rutubis est la moderne Mazagan, qui est bien située, comme l'indique Pline, à 224 milles de Lixus, soit à quatre jours de navigation.

On lit ensuite : *inde promuntorium Solis, portum Rhysaddir, Gaetulos Autoteles, flumen Quosenum, gentes Selatitos et Masatos ; flumen Masathat, flumen Darat, in quo crocodilos gigni.* Le cap du Soleil — transcription latine de Σολόεις ἄκρα[2] — est le cap Cantin. Le port de Rhysaddir est le port de Safi ou peut-être, selon MM. Thouvenot et R. Mauny, Mogador. Le fleuve Quosenus est l'Oued Sous ; le fleuve Masathat est l'Oued Massa ; enfin, le fleuve Darat est le Draa, à l'extrême sud du Maroc. Tous ces noms se laissent localiser avec une précision suffisante. Mais voici que Pline, à la suite du Darat, indique une baie (*sinus*) de 616 milles (911 km.). M. Thouvenot entend par le mot *sinus* une portion de littoral comprise entre deux caps, et il l'identifie avec le rivage africain du cap Juby au cap Blanc, dans le Rio de Oro. Il est douteux que Polybe se soit avancé aussi loin. Comme le nombre de 616 milles admet le même commun diviseur que les deux précédents (112 et 224) et que cette particularité indique sûrement des calculs en journées de navigation, il devait mesurer une distance contiguë aux deux premières et raccordée à la distance de Lixus à Rutubis. Donc, ce nouveau segment avait pour point de départ le cap Blanc, près de Mazagan, et il aboutissait au cap Juby, couvrant une navigation de onze jours. Les points qui viennent d'être identifiés — Rhysaddir, le Quosenus, le Masathat, le Darat — se trouvent compris à l'intérieur de cet espace, d'où Pline les a maladroitement exclus par la conjonction *dein*.

Il reste à reconnaître ceux qu'il énumère ensuite. Tout d'abord, il signale le cap Surrentium, formé par le mont Braca et orienté

1. Scyl. 112 ; Strab. XVII, 3, 2 ; Ptol. IV, 1, 1. C. Müller, *G. G. M.*, I, p. 92, rapproche le nom de Sagigi (Saguti dans certains manuscrits) du phénicien *sacharut*, qui signifie ἐμπόρια.

2. Scyl. 112 ; Ptol. IV, 6, 2. Sur l'origine et la déformation du toponyme, voir J. Carcopino, *Le Maroc antique*, p. 90 sq.

vers le couchant : ce cap ferme la baie de 616 milles dont il est question. Le report de la distance sur la carte indique le cap Juby, qui s'avance en saillie vers l'ouest (*excurrente in occasum*)[1]. Le mont Braca paraît être le plateau d'El Gada, qui se termine sur l'océan par des falaises abruptes. Ce nom reparaît chez le Géographe de Ravenne, qui désigne visiblement des falaises : *in qua patria litus ipsius Oceani sunt montes qui appellantur Bracae*[2]. Au delà du cap Surrentium, on ne trouve plus d'indication de distances, sauf, à la fin du passage, dix jours de navigation entre le Theon Ochêma et le promontoire Hespérien. Si Polybe est l'auteur de ce renseignement, on se demande pourquoi il ne l'a pas converti en données métriques, comme les chiffres précédents ; c'est vraisemblablement parce qu'il n'a pas parcouru lui-même cet espace et n'a fait que répéter un renseignement étranger. Les deux autres noms de lieu qui font suite au cap Surrentium (si l'on écarte pour le moment les noms de peuples), le fleuve Salsus et le fleuve Bambotus, doivent donc être cherchés au voisinage du cap Juby, que Polybe n'a pas pu dépasser de beaucoup ; au reste la navigation est assez dangereuse dans ces parages[3]. Le Salsus, au delà duquel habitent les Éthiopiens Perorsi, est sans doute un oued quelconque de cette côte, comme le pense M. Thouvenot. Le nom évoque un cours d'eau salé ; il n'en manque pas dans cette région où les eaux du désert forment facilement des mares saumâtres et des salines. Le Géographe de Ravenne, bien que son autorité soit médiocre, indique que la *Mauritania Perosis* (sic) est un pays de salines. Le Bambotus est vraisemblablement la Seguiet el Hamra, dont l'embouchure est peu éloignée du cap Juby.

Les noms de peuples viennent-ils aussi de Polybe? Le doute est permis pour les Gétules Darae, qui habitaient l'intérieur des terres : *in mediterraneo Gaetulos Daras*. Mais il n'est pas impossible que Polybe ait obtenu sur eux des renseignements dans une localité de la côte ; car leur habitat était contigu à celui des Éthiopiens

1. *Surrentium* est peut-être une transcription fautive de Ῥυσσάδιον ἄκρον) ; ce dernier nom apparaît chez Ptolémée, IV, 6, 2, pour désigner un cap voisin de l'Ἑσπέριος κόλπος, ici *promuntorium Hesperu*. D'autre part, Juba (Plin. VI, 202) indique à peu près la même distance — 625 milles — entre ses Purpurariae (les îles de Mogador) et les îles Fortunées (les Canaries, au large du cap Juby) : le rapprochement des deux mesures est frappant.

2. Geog. Rav. I, 3 ; cf. III, 9.

3. Le cap Bojador ne fut doublé qu'en 1434 de notre ère.

Daratitae. Le nom de ces deux peuples est étroitement lié à celui du Darat, le Draa, dont les bords étaient habités depuis des temps immémoriaux. C'étaient d'une part des peuples berbères (Gétules) répartis sur le Draa moyen, au sud de l'Anti-Atlas, d'autre part des peuples nègres (Éthiopiens), situés sur le cours inférieur du fleuve. Les Perorsi et les Pharusii occupent d'après notre texte la même région, que l'on peut approximativement déterminer entre le Draa et l'Anti-Atlas ; l'expression *ultra quod* (sc. *Salsum*) n'est pas claire : elle peut désigner soit un secteur plus méridional, soit un secteur plus continental. En tout cas, les Perorsi et les Pharusii ne résident pas d'après ce texte dans la région que leur assigne Ptolémée, qui les place plus au nord, au voisinage du cap Soloeis (cap Cantin)[1]. De même les Gétules Autoteles vivaient d'après notre texte entre le port de Rhysaddir et le fleuve Quosenus, c'est-à-dire dans la région côtière entre Safi et Agadir. Pline désigne ailleurs la même région, d'après un livre de Juba, lorsqu'il dit que Juba avait installé ses teintureries de pourpre dans les îles de la Maurétanie, *face aux Autoteles* (Plin. VI. 202). Mais dans un autre passage (V. 5 et 12) il place les Autoteles au bord du Sala (Oued Bou Regreg). Ce peuple s'était donc déplacé vers le nord ; entre Polybe et Juba il s'était répandu sur toute la meseta marocaine, de l'Oued Tensift à l'Oued Bou Regreg ; nous savons qu'il avait exterminé les Maurusii et les Masaesyli, qui existaient encore au temps de Polybe, mais avaient déjà disparu au temps de Pline[2]. La localisation des Gétules Autoteles entre Rhysaddir et le Quosenus (Oued Sous) remonte donc certainement à Polybe. On peut en dire autant des Perorsi et des Pharusii, dont l'habitat a subi ultérieurement des déplacements analogues[3].

Au delà du Bambotus, les détails géographiques deviennent plus vagues : *ab eo montes perpetuos usque ad eum quem Theon Ochema dicemus, inde ad promuntorium Hesperu navigationem dierum ac noctium decem.* Les monts continus représentent la ligne des dunes côtières qui s'étendent du cap Juby jusqu'au Fouta Djalon ; ce dernier serait le Theon Ochêma. Le cap Hespé-

1. Ptol. IV, 6, 6. Cf. ci-dessus, p. 324.
2. Plin. V, 17 ; cf. Pol. XVI, 23, 2. J. Carcopino, *Le Maroc antique*, p. 258.
3. Strab. XVII, 3, 3. Strabon n'a pas soupçonné ces migrations de peuples, et il s'étonne de lire chez des historiens que les Φαρούσιοι et les Νιγρῖται ont détruit les établissements tyriens situés au delà de Lynx (Lixus), alors que ces peuples habitaient à trente jours de marche de cette ville. Cf. R. Thouvenot, *Hespéris*, XXXV, 1948, p. 89-90.

rien est, d'après le Périple d'Hannon et Ptolémée, un golfe ; Pline l'appelle ailleurs la Corne du Couchant[1]. Ici il le place maladroitement au delà du Theon Ochêma, alors que Hannon, Ptolémée et lui-même, VI. 197, le situent en deçà. Mais il donne aussi des renseignements contradictoires sur la distance qui sépare le cap Hespérien et le Theon Ochêma : il parle ici d'une navigation de dix jours et dix nuits ; mais, VI. 197, le voyage n'est plus que de quatre jours. Cette incohérence est due à la multiplicité de ses sources.

Le cap Juby, ou à la rigueur l'embouchure de la Seguiet el Hamra, est le terme de la navigation de Polybe. Depuis Gadès, il avait mis dix-sept jours pour l'atteindre, deux jours de Gadès à Lixus, quatre de Lixus à Rutubis, onze de Rutubis au cap Surrentium. Au milieu de cet espace, il plaçait l'Atlas, c'est-à-dire l'aboutissement du Grand Atlas sur l'Atlantique ; en face, il découvrait Cerné, que nous identifions avec le grand îlot de Mogador. Cet endroit est, en effet, à peu de chose près, à mi-chemin entre Gadès et le cap Juby. Pline s'étonne de cette localisation : *in medio eo spatio Atlantem locavit a ceteris omnibus in extremis Mauretaniae proditum.* Enfin, il s'aperçoit que Polybe est en désaccord avec les autres auteurs qu'il a consultés. Mais il ne définit pas clairement ce désaccord. Pour des écrivains comme Agrippa, Juba, Suetonius Paulinus, qui songeaient à des limites administratives, *in extremis Mauretaniae* représentait les frontières continentales de la Maurétanie. L'Atlas était pour eux soit le Rif, comme il apparaît chez Strabon (XVII, 2, 1), soit le Moyen Atlas, soit encore le massif du Djebel Ayachi, dans le Haut Atlas, que Suetonius Paulinus trouva sur sa droite, lorsqu'il s'avança de la haute vallée de la Moulouya jusqu'au Tafilalet, en 42, sous le règne de Claude[2]. Pline lui-même, lorsqu'il place les Perorsi *in Mauretaniae fine* (V, 43) ou *in Mauretaniae confinio* (VI, 195), indique sans s'en douter une contrée qui n'est pas si éloignée de celle où Polybe a situé l'Atlas ; mieux encore, dans un passage déjà cité (VI, 199), il rapporte que Polybe mettait Cerné en face de l'Atlas *in extrema Mauretania.* La contradiction n'est qu'apparente, car chez Polybe et chez les *ceteri omnes* l'extrémité de la Maurétanie désigne des

1. *Périple* d'Hannon, 14 (*G. G. M.*, I, p. 10) ; Ptol. IV, 6, 2-3 ; Plin. VI, 197, 199, 201.
2. Plin. V, 15 ; Solin. 24, 15 ; Cass. Dio, LX, 9, 1. Cf. F. de La Chapelle, *L'expédition de Suétonius Paulinus dans le Sud-Est du Maroc, Hespéris,* XIX, 1934, p. 107-124.

régions différentes. La dualité de la tradition, que Pline a confusément aperçue, reparaît ici.

L'étude qui précède conduit aux conclusions suivantes :

1° La relation du voyage de Polybe telle que Pline la présente contient des détails provenant d'une source différente, qui paraît être le traité du roi Juba sur l'euphorbe. L'Atlas que Juba décrivait était l'extrémité septentrionale du Moyen Atlas, qu'il ne distinguait pas nettement de la partie orientale du Rif, tandis que Polybe voyait l'Atlas dans les sommets du Haut Atlas, à l'est de Mogador.

2° La croisière de Polybe s'est étendue depuis Gadès jusqu'au cap Juby et à l'embouchure de la Seguiet el Hamra. De l'interprétation des données numériques, il ressort que l'aller a duré dix-sept jours ; les explorateurs ont donc navigué à petites étapes, car un navire antique était capable de parcourir plus de 56 milles par jour[1]. Si l'on compte une durée égale pour le retour et vingt-six jours pour le trajet aller et retour de Carthage aux Colonnes d'Hercule[2], la durée totale du voyage aurait été de deux mois.

3° La relation de Polybe devait être conçue sous la forme sèche des portulans et des périples, notant les distances, les noms de lieux et de peuples, les observations essentielles, dans une énumération plus soucieuse d'exactitude que de pittoresque. Le *Périple* de Néarque dans le livre d'Arrien sur *l'Inde*[3] et le *Périple* anonyme *de la mer Rouge*[4] peuvent en donner une idée. C'était néanmoins, depuis le *Périple* d'Hannon, la contribution la plus importante à la connaissance de cette partie du monde habité.

Paul PÉDECH.

1. S. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, I, p. 480, n. 5 : 700 stades = 129 km. 5 par jour ; 600 stades = 111 km. par nuit, d'après Hérodote, IV, 86. D'après Scylax, 69, 111, 112, 500 stades = 92 km. 5 par jour (voir encore Thuc. II, 97, 1). 56 milles font seulement 82 km. Mais les vitesses précédentes s'appliquent à des itinéraires connus et fréquentés ; une allure plus lente s'explique dans un espace inconnu.

2. Scylax, 111 (*G. G. M.*, I, p. 90) compte sept jours et sept nuits de navigation de Carthage aux Colonnes d'Hercule par beau temps ; d'après la note précédente, un bateau naviguant seulement le jour aurait donc mis treize jours de Carthage à Gibraltar.

3. Arr., *Ind.* 18-43.

4. *G. G. M.*, I, p. 257-305.